

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

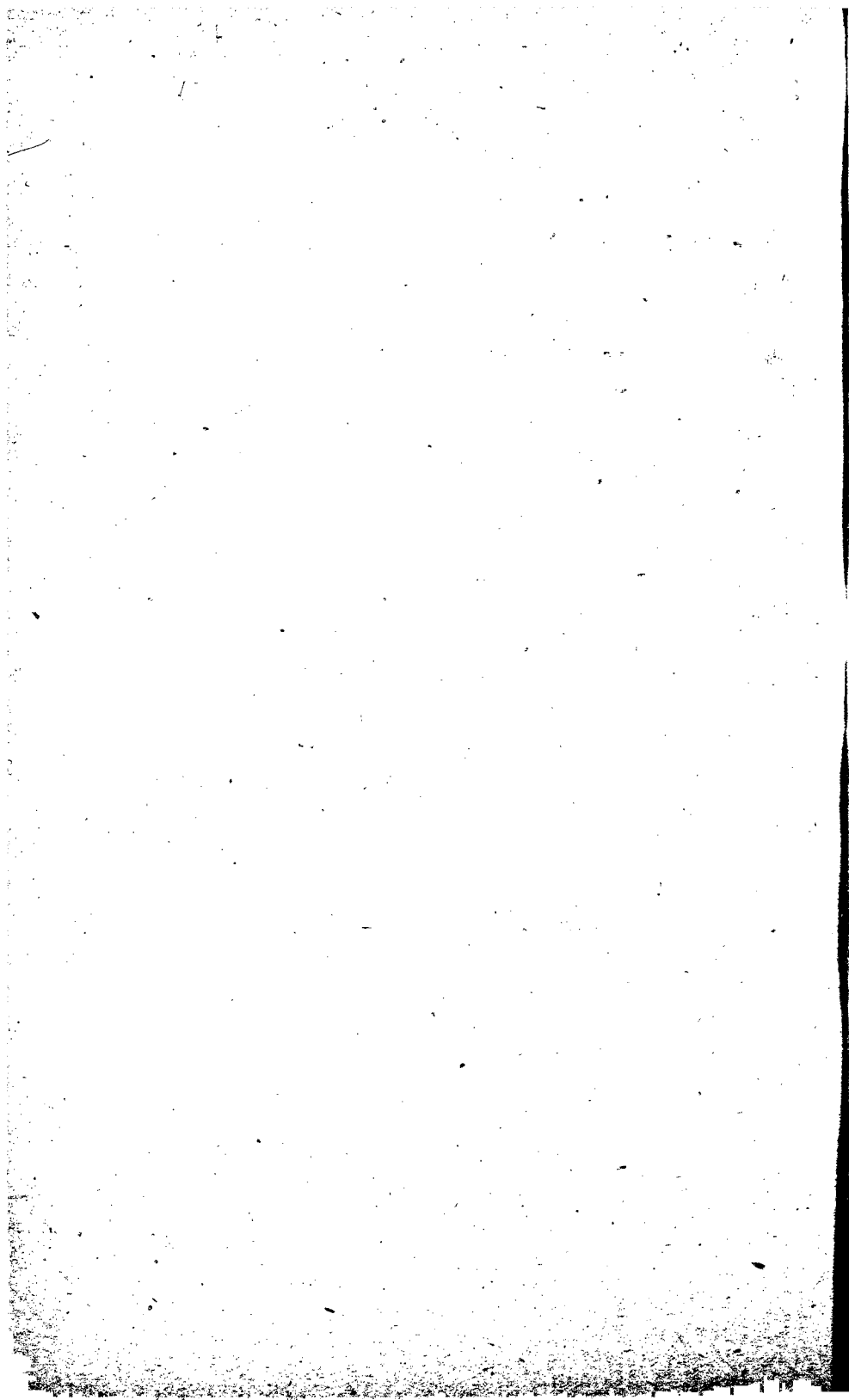
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata  
slips, tissues, etc., have been refilmed to  
ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement  
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,  
etc., ont été filmées à nouveau de façon à  
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



*J. O. Lillie*

SIR GEO. ET. CARTIER,  
BARONNET.

FC 471

C37

S94

\*\*\*

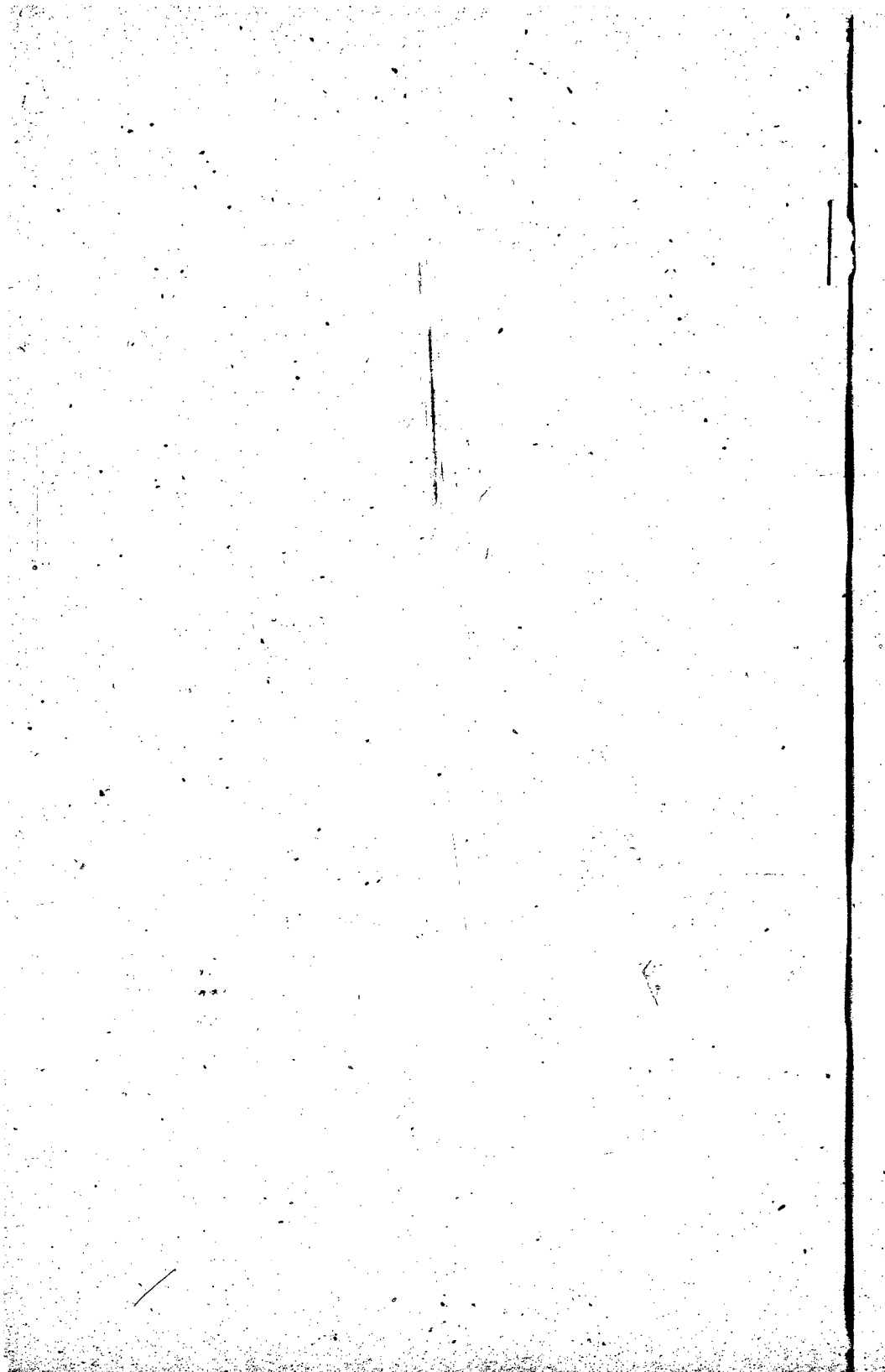
DÉDIÉ

AU

**MAJOR GEO. FUTVOYE, C. R.,**

DÉPUTÉ DU MINISTRE DE LA MILICE ET DE LA DÉFENSE.

*Qui durant vingt ans seconda efficacement Sir George dans les  
différents ministères qu'il a dirigés.*



# SIR GEORGE - ETIENNE CARTIER,

## BARONNET.

---

CE croquis n'est point parfait sous le rapport littéraire mais il a l'avantage de présenter l'homme, dégagé de la personification du chef politique.

Sir George était de taille moyenne, un peu petite même, ce qui n'empêchait pas qu'à première vue il nous donnait l'idée d'une vigueur peu commune. Sans être gras, il était rondlet, potelé, si bien que nerfs et muscles étaient comme enfouis sous cette enveloppe. La main et le pied petits, d'un modèle superbe. La tête, plantée aplomb sur le cou, était d'une mobilité extrême ; en parlant, il l'a remuait de mille manières, qui toutes signifiaient quelque chose ; aussi le mouvement qu'il lui imprimait sans relâche pendant ses discours causait-il la surprise des étrangers. La pétulance toute française que l'on a toujours remarquée en lui n'avait rien cependant de ce cachet importun, ou encore frivole, que les Anglais veulent absolument reconnaître dans le caractère français. Ses agissements avaient des allures de lion ; on les a confondus avec la brusquerie, mais bien à tort. Quant il voulait être brusque, il ne se ressemblait plus. Nous ajoutons qu'il se dominait assez pour s'emporter rarement, très-rarement, au-delà d'une certaine mesure calculée d'avance.

Sa physionomie était remarquable pour la vivacité que lui communiquaient les yeux, et lorsqu'il parlait, par la succession rapide des sentiments qui s'y reflétaient. Il se faisait souvent mieux comprendre par un jeu des muscles de la face que par une expression parlée, surtout en conversation intime. Dans son bureau, il était rare qu'il achevât une phrase lorsqu'il s'adressait aux employés : sa figure dévancait les mots de la fin, et il savait qu'on le comprenait.

Nul des portraits que nous possédons ne donnent une idée exacte de sa figure, sur laquelle les impressions passaient et repassaient comme un souffle sur l'eau, sans laisser de trace. La photographie saisit bien les traits qu'on lui présente, mais elle ne rend pas comme le pinceau l'expression habituelle d'une physionomie. Or, donner le portrait de sir George sans ce reflet qui illuminait toute sa figure, c'est donner le portrait d'un masque, ou plutôt d'un mort, car la vie n'est plus dans ces lignes rigides et dans ces traits compassés que rien n'anime et ne fait vivre.

Mangeant peu, dormant bien, mais pas longtemps, sir George menait une vie réglée, selon l'expression populaire, comme un papier de musique. Entre deux nuits, il ne perdait pas un instant. Sa journée était d'avance distribuée de telle manière qu'il avait plutôt l'air d'obéir à sa montre qu'à la succession de ses idées. Ce qu'il a eu d'affaires en main et ce qu'il en a expédiées est presque incroyable. Il savait travailler vite et bien,—grand art que possèdent peu d'hommes publics. Néanmoins, au milieu de ce mouvement dont il était le centre, le point d'attraction et d'inspiration, rien ne se faisait hâtivement. On courait, on se pressait, on allait à toute vitesse, mais chaque chose ayant passé par une période préparatoire, il s'ensuivait que rien ne se complétait hors de sa surveillance. La multiplicité des genres d'affaires semblait plutôt l'aiguillonner que le dérouter. Chef attiré d'un département, il avait presque toujours deux ou trois autres ministères à diriger, soit à cause de l'absence d'un collègue ou afin d'initier un nouveau ministre à ses fonctions. Sa part de travail au Conseil Privé dépassait souvent la moitié de toute la besogne qui s'y faisait. Et avec cela, il se réservait certaines heures pour la lecture. Les livres lui passaient sous la main par douzaines. Sa méthode consistait à débarrasser le sujet de ses formes d'exposition, de son enveloppe littéraire et à "frapper" la pensée fondamentale de l'auteur. Un volume était lu en une heure, quelques fois en moins de temps, ce qui n'empêchait pas qu'avec sa prodigieuse mémoire il retenait et la substance et les principaux arguments de l'ouvrage. Quant aux lois il les savait par cœur, il pouvait les réciter,—il les avait faites pour la plupart.

Il avait la science des détails dans les écrits de tous genres mais il ne perdait pas son temps à les compléter. Cela regardait ses secrétaires. Aussi écrivait-il rarement. Quant il dictait, les points de suspension qui indiquent le "remplissage" se posaient plus nombreux sur le papier que les mots essentiels, qu'il s'occupait avant tout à faire ressortir et à mettre en place. Une fois la pièce dressée dans toutes ses parties, il la scrutait minutieusement avant de signer.



J'ai dit qu'il écrivait rarement. On ne lira pas sans curiosité le billet suivant que lui envoya un jour M. Chauveau :

“ Votre calligraphie, qui est cependant meilleure que la mienne, fait que je n'ai pas pu lire ce qu'il y avait dans l'enveloppe de lettre que vous m'avez adressée. J'ai trouvé cependant que ces hiéroglyphes avaient un aspect bienveillant et je vous en remercie.”

Jamais esprit plus actif n'habita un corps mieux fait pour supporter la fatigue. C'est une observation qui peut-être n'a point été faite en public mais qui n'en est pas moins juste : sir George était doné d'une charpente physique extraordinairement solide. Grâce aux ressources qu'il tirait de là, et aussi grâce aux habitudes tempérantes qu'il a toujours suivies, il pouvait accomplir régulièrement ses quinze ou seize heures de travail par jour sans paraître atteint par la fatigue. Nous ne disons pas qu'il fut aussi dispos à la fin de sa journée qu'au commencement, mais il n'y paraissait pas à sa figure, à sa parole et à l'activité de tout son corps. Cependant, ce régime le ruinait, chacun le comprend. Ce qui lui fut le plus dommageable, ce qui lui donna le coup fatal, c'est la privation presque absolue de tout exercice de marche. Rester assis pendant quatre, cinq, ou six heures, au pupitre, à travailler de la tête et de la plume, ensuite se lever pour prononcer de longs et fatiguants discours, et reprendre son siège et son travail pour tout repos, voilà à quoi se bornait la vie physique de cet homme plein de vie, de sang, de sève et dévoré du besoin d'agir. Sans la forte constitution dont il était doné, il serait mort encore plus tôt.

On cite les deux ou trois occasions uniques où il s'est absenté une heure ou deux de son siège durant les séances du parlement. Quel que fût le sujet du débat, Cartier veillait à la manœuvre. Ses collègues disparaissaient et reparaissaient tour à tour pour aller respirer l'air frais, manger un morceau sur le pouce et même dormir lorsque la séance se prolongeait outre mesure, mais Cartier restait à son poste, l'œil au guet, l'oreille tendue, la réplique sur la langue et toute sa personne prête à bondir dans l'arène à la première incartade de ses amis comme de ses adversaires. Le vide que sa mort laisse dans les Communes est tout-à-fait hors de proportion avec celui que causerait le départ d'un autre ministre, sir John A. Macdonald excepté. Que de fois, accablé en apparence par la lassitude il s'est posé la tête entre ses deux bras appuyés sur son pupitre, et la Chambre l'a cru endormi. Mais à peine un orateur de l'opposition avait-il terminé son discours ou lancé un mot qui appelait son attention, que le lutteur se redressait et relevait un à un les points de l'attaque, preuve qu'il avait tout entendu. M. Howe y fut pris une nuit. La Chambre avait siégé jusqu'à l'aurore et le ministre de la milice avait la tête posée depuis deux

heures sur son pupitre. Au moment où M. Howe exposait le rôle que sir George avait joué dans l'affaire en litige, il s'aperçut de l'attitude de son adversaire et se déclara courtoisement prêt à remettre cette partie de son discours à la séance suivante, mais sir George découvrant un côté de sa figure, lança de sa voix perçante un " je ne dors que d'un œil ! " qui eut l'effet d'un coup de tonnerre.

Son amour du travail était illimité. Nous l'avons vu, vers la fin de mai 1862, débarquer des chars du Grand-Tronc, à Montréal, expédier son bagage à sa résidence et se diriger tout droit vers son bureau. Il entre, donne une poignée de main à ses associés et à ses clercs, dépose son pardessus, et demande le dossier en telle cause. On le lui présente, il se met à l'ouvrage, fait sa journée comme les autres. Eh bien ! peu de jours auparavant, il était encore ministre. L'administration à laquelle il appartenait depuis quatre ans venait de rendre ses portefeuilles. Son premier soin avait été de retourner à Montréal reprendre les affaires de son bureau comme nous venons de le dire. On peut être sûr qu'un homme de cette trempe, un travailleur aussi déterminé, fait son chemin. C'est ce qui est arrivé. Noble et bel enseignement pour la jeunesse qui oublie trop combien le travail est nécessaire et comme il est impossible de le méconnaître sans porter la peine amère de l'incapacité.

Lorsqu'il n'était pas trop pressé, il faisait la leçon aux jeunes secrétaires qu'il employait. Nous devons noter ici que tout en menant les affaires tambour battant pour ainsi dire, il était très-aimable compagnon de travail, mais il fallait le laisser faire à sa guise, et il était très-rare qu'il se trompât pour le moindre détail.

Par exemple, il cédait de suite aux observations qu'on lui faisait en vue d'accélérer la marche d'une affaire. Bien souvent, il écoutait en souriant, puis il attaquait l'un de ses sujets favoris, à savoir :

" Les jeunes gens ne connaissent rien ; ils sont pleins de bonne volonté mais il n'ont point d'expérience." Il ajoutait : " Quant à moi, on ne m'a rien enseigné, j'ai dû apprendre à mes dépens, mais c'est la bonne manière." Et pourtant, il entreprenait sur le champ d'édifier ceux à qui il s'adressait, car il aimait à rendre service et il se faisait volontiers maître d'école pour enseigner une chose utile aux jeunes gens.

Il y avait nombre de côtés agréables dans cet homme voué pourtant à des travaux qui laissent si peu de place aux jouissances de la gaieté, de l'esprit jovial et du sentiment. Sa cordialité et son urbanité son devenues proverbiales.

Quel est celui qui, se trouvant à Ottawa au temps de la session du parlement, n'a pas désiré être invité aux "samedis" de sir George Cartier? Et quel est celui qui étant allé à l'une de ces fêtes n'a pas cherché à y retourner? Cette heureuse innovation d'un chef de parti politique qui réunit sous son toit le ministère et l'opposition pour leur procurer deux ou trois heures d'agrément dégagé du froid contact des affaires, a produit des merveilles. Quand on a chanté ensemble

C'est l'aviron qui nous mèn', qui nous mène,  
C'est l'aviron qui nous mène au vent.

ou bien encore :

O Canada ! mon pays, mes amours !

il reste peu de distance entre les hommes, et pour ce qui est de l'acrimonie elle n'existe plus. Le secret d'être à la fois un adversaire tenace et redoutable et de se faire aimer par ceux-là même qu'il combattait, il l'a cent fois livré à qui a voulu l'entendre de sa bouche...mais le caractère, mais le tempérament qui l'appliquait de cette théorie n'est pas donné à tous, il s'en faut ! Ne sait pas rire qui veut. Pour lui, ce n'était pas tout que de composer un groupe d'invités et de dresser un programme attrayant ; il se ménageait encore le principal rôle de la soirée, au grand plaisir de chacun. Personne que lui ne savait mettre en branle et tenir en haleine ce cercle hétéroclite, où les graves sénateurs coudoyaient les jeunes dandys du jour, où les lecteurs fidèles des livres bleus se mêlaient aux poètes, où le journaliste s'amusait avec l'homme qu'il avait fouetté en pleine gazette huit jours auparavant, où le modeste employé cassait une croûte avec le ministre, ou enfin cinquante extrêmes se confondaient comme par miracle.

On a beaucoup répété qu'il était brusque, presque brutal. Erreur complète, que sa parole pressée, hachée, saccadée et chaleureuse contribua à répandre et qu'il paraissait bien aise de voir s'accréditer.

Cet homme ouvert à tous ceux qui avaient besoin de ses services, ne rebutait personne, mais il savait par expérience quelle perte de temps entraînent les pourparlers et la correspondance avec tant d'individus peu versés dans les affaires ou trop attachés à la cause qu'ils ont embrassée pour mesurer équitablement les minutes nécessaires à chaque opération. Favorisé comme il l'était par son extérieur animé et par le "naturel" qui éclatait dans ses moindres gestes, il eut vite compris qu'il pouvait avec avantage profiter du semblant de brusquerie et de dureté qui frappait la

masse des gens qui l'approchaient, et se faire une réputation d'être inabordable. Pourtant, il serait difficile de trouver un homme public plus accessible en toute occasion. Le résultat de son calcul prouva qu'il ne s'était pas trompé. Les conversations que l'on avait avec lui commençaient invariablement par ces mots : " Je ne vous retiendrai pas longtemps, Monsieur Cartier.... je serai bref, sir George.... je me bornerai à vous donner la clef de l'affaire.... voici tout ce dont il s'agit, en quatre mots." Ce qui ne l'empêchait pas de retenir le visiteur et de le questionner aussi longtemps qu'il croyait devoir le faire dans l'intérêt de la cause en jeu. Et les lettres qu'on lui adressait se ressentaient de cette impression générale. Quand il s'agissait de lui exposer une affaire, on trouvait comme par enchantement des expressions exactes, un plan de lettre claire et net et un style concis,—parce que l'on savait qu'il n'aimait pas à lire des épîtres de quatre pages. Il en résultait que, de part et d'autre, tout marchait beaucoup mieux et plus vite. C'était en partie le secret de sa célérité en affaire.

Il avait deux sortes de décisions : l'une prompte, l'autre lente. L'imprévue ne l'effrayait aucunement. Il se prononçait d'emblée si la question soumise relevait de principes fondamentaux. Au contraire, s'il ne s'agissait que de matières secondaires, il ajournait sa détermination et prenait dans l'intervalle le soin de se renseigner amplement :

Franc, pas roide ; emporté, pas colère ; ayant le mot propre à la bouche, c'était bien lui. N'est-ce pas un grand mérite chez un homme public ? Nous nous rappelons avoir entendu M. Mackenzie lui répondre en Chambre : " Je n'ignore pas que vous pourriez vous faire réélire dans vingt comtés du Bas-Canada, si vos mandataires actuels se tournaient contre vous, et l'aplomb avec laquelle vous exprimez parfois des idées qui effraient vos amis fait assez voir que vous ne tenez point compte de l'opinion de celui-ci ou de celui-là." " Dites plutôt, riposta sir George, que sans ma franchise et le sans-gêne avec lequel je m'exprime, je n'aurais pas vingt comtés à ma disposition." Et c'était vrai. Mieux vaut savoir de suite ce qu'un ministre a décidé que de le voir tourner cent fois autour de sa pensée pour l'envelopper et faire en sorte qu'elle échappe à tout le monde.

Dans ces derniers temps, il avait fait relier en un volume tous les actes de la Législature qui sont ses œuvres, ses plus importantes, bien entendu. Le dernier était le projet de loi qui a donné naissance au chemin de fer du Pacifique. Ceci nous rappelle que le jour où il présenta ce bill, au moment de partir pour la Chambre, sir George entretenait de ce sujet quelques amis et il leur disait avec la rondeur de phrase et de geste qui lui était particulière

“ Eh bien ! voilà une mesure qui a de l'attrait pour un homme ! Il y a des idées là-dedans. Cent victoires remportées sur l'opposition me plaisent moins que la simple présentation d'un bill semblable ! C'est là-dedans qu'est ma jouissance. ” Ces mots étaient à peine prononcés que sir John A. Macdonald entra dans le cabinet du ministre de la milice, et de ce ton décidé qui a toujours chez lui une certaine allure de camaraderie, il s'écria “ Well, Cartier, are you ready ? Let us have another field day ! ” ce qui peut se traduire familièrement, en, tenant compte de l'expression de la figure de celui qui parlait : “ Allons mon vieux ! Voici une autre aubaine de gloire, allons-y gaiement. ” Ils y allèrent si bien que la Chambre retentit encore du cri de sir George : “ Embarquons pour l'ouest ! ”

Il ne se laissait pas guider par l'opinion publique, c'est lui qui la dirigeait plutôt. Comme il le disait dans son magnifique discours sur nos institutions locales : L'opinion publique, bien entendue n'est pas le produit de la tempête populaire qui cherche à tout renverser ; il faut un gouvernail à ce vaisseau agité par les vents. ” C'est lui qui bien souvent servait de gouvernail, sachant s'élever au-dessus des tempêtes populaires, et bravant avec calme et sang-froid ses fureurs.

Pas un homme public n'a plus que lui risqué ce que l'on appelle sa popularité. “ Fais ce que dois, advienne que pourra. ” Une fois une mesure d'intérêt public arrêtée, il savait surmonter tous les obstacles pour en assurer le succès. Il ne s'avisa jamais de flatter les préjugés populaires ; il ne manqua, au contraire, jamais l'occasion de les attaquer en face.

Mais n'allons pas plus loin sur ce sujet qui nous conduirait hors de notre cadre. Disons comment Mr. Cartier supportait les revers et les échecs que lui infligeait parfois l'opinion publique.

Veut-on savoir ce qui s'est passé à Montréal, au numéro 30 de la rue Notre-Dame, le jour de la dernière élection fédérale ? Le voici : sir George y arriva de sa maison de campagne, vers huit heures et demie du matin. Il avait son bureau dans une chambre du rez-de-chaussée. Il y reçut coup sur coup une dizaine de visiteurs : c'étaient ses principaux agents d'élection qui venaient lui rendre compte de l'état des affaires, ou plutôt confirmer par avance la nouvelle de la défaite. Depuis plusieurs mois<sup>1</sup> sa maladie empirait ; ses jambes tuméfiées refusaient de le porter. Ce matin là, il fit observer que fort heureusement il avait bien dormi

<sup>1</sup> Dans l'automne de 1871 le mal s'est manifesté par des enfures aux pieds et au bas des jambes, et dès lors il n'a cessé de gagner du terrain. Sir George a fait la session de 1872 dans cette état.

et pourrait se tenir au bureau toute la journée, couché sur un canapé. Il était dans cette pose, et dictait un mémoire étranger aux élections lorsque, vers dix heures, on lui apporta l'assurance que la déroute était presque générale. La rue était pleine de monde. Il se leva et se tint dix minutes dans la fenêtre, puis il retourna vers le canapé, et regardant son secrétaire qui avait suspendu son travail pour le suivre des yeux, il haussa les épaules en disant, moitié rêveur, moitié souriant : "Que voulez-vous !... que voulez-vous !" Et il reprit la suite des explications qu'il dictait vingt minutes auparavant pour organiser l'envoi d'un nouveau corps de volontaires au nord-ouest. Le reste de la journée jusqu'à deux heures se passa ainsi, entre le travail et de rares visites de condoléance. L'un de ses amis lui exprima son étonnement de le voir s'occuper en un pareil jour des dossier de la milices. "Voilà bien comme vous êtes tous, lui répondit-il de ce ton sarcastique et véhément qu'on lui connaissait, vous voudriez sans doute me voir pleurer ou tout au moins rêver de chagrin et me tracasser la tête d'une chose que l'on peut refaire ! La meilleure distraction, c'est le travail." Il quitta le bureau un peu après dix heures, sur les instances de son associé, Mr. Pomerville qui l'amena chez lui.

Un côté du caractère de sir George n'est pas connu du public. C'est sa délicatesse, son tact exquis, la sensibilité extrême—cela surprendra—dont il était doué. Nous savons de lui des traits qui ne dépareraient le portrait d'aucun philanthrope, des actes de charité sublime, sans compter la générosité et la complaisance qu'il a témoignés à ses amis intimes et à ses employés. Il télégraphia un jour de Québec à l'un de ses principaux employés à Ottawa, de se rendre à Montréal, par le convoi du jour et d'y attendre des ordres. Arrivé à Montréal, l'employé reçut une seconde dépêche qui lui demandait de descendre à Québec. Il avait imaginé cette station à Montréal pour faire reposer en route l'employé qu'il savait être dans un états de santé affaiblie. On a dit de lui que c'était un diamant brut. Un diamant, oui, mais brut, non ! Il fallait ne le connaître que pour ouï dire pour s'exprimer ainsi. Malheureusement, cette matière n'est pas facile à traiter sans toucher à des détails restés dans le domaine de la vie privée, et nous l'abandonnons volontiers parce que sir George tout le premier n'aurait voulu s'en faire un mérite qu'aux yeux de Celui qui récompense les cœurs droits, bons et compatissants.

Ceci nous amène naturellement à parler d'un autre point délicat : ses sentiment religieux. Nous n'hésitons pas à affirmer qu'il fut toujours un ferme croyant, et que l'église du Canada doit à ses bons office comme tel, des avantages considérables. Entraîné sans relâche dans le tourbillon de la politique, il n'a peut-être pas toujours suivi à la lettre la pratique de tous ses devoirs religieux,

mais nous sommes certain qu'il a toujours été lié de cœur avec l'Eglise. Il n'a pas attendu, comme tant d'autres, la dernière heure, pour mettre en ordre les affaires de sa conscience, il a voulu y voir longtemps avant de se sentir atteint par le coup fatal. Nous aimons à constater cela parce que des rumeurs mal fondées, sinon mal-vaillantes, se sont répandues à ce sujet. Le chef des Canadiens-Français ne pouvait pas être un indifférent, encore moins un incrédule. La foi de sir George-Etienne Cartier était pleine, vivace et entière. Celui qui écrit ces lignes le sait d'autorité.

Il avait donné à sa maison de campagne, située à Hochelaga, le nom de *Limoilou* qui fut celui de la maison de Jacques Cartier près Saint-Malo. C'est là qu'il a passé les derniers jours de sa vie en Canada, débarrassé des affaires publiques jusqu'à un certain point, et sérieusement engagé dans les plantations d'embellissement qui se faisaient là sous ses yeux. Sa réponse aux électeurs de la division Provencher, le dernier document public que l'on connaisse de lui, fut dictée sur une table où il arrangeait une collection de feuilles d'arbres fruitiers prises dans son jardin.

Il envisageait la possibilité de sa mort prochaine mais en même temps il agissait comme sans tenir compte de cette éventualité.

Dans les derniers jours, à Limoilou, ses forces s'en allaient et il était sujet à des abattements dont il ne paraissait se tirer que par le sommeil.

Nous l'avons vu à Lévis, au moment d'embarquer pour l'Europe, pleurer et ne pouvoir répondre que difficilement quelques mots aux Adresses qu'on lui présentait. L'émotion devait être pour beaucoup dans cette faiblesse, mais la maladie l'avait réduit à ce point qu'il ressentait les moindres chocs comme une sensitive.

Il a passé la fin de l'automne et l'hiver dans l'expectative d'un mieux qui tardait toujours à se faire sentir. Les personnes qui l'ont vu à Londres l'ont cru en voie de se rétablir, à cause de la vivacité de l'œil et de l'ensemble rassurant de la figure, et les journaux ont dit qu'il se rétablissait rapidement.

Sur la foi de bonnes informations, son retour était annoncé pour le commencement de juin. Il paraît qu'il se préparait en effet à revoir le Canada... pour y mourir. Sa faiblesse, sa maigreur, et la persistance du mal dont il était atteint ne lui laissaient pas d'espoir. Il souffrait peu, il est vrai, mais sa santé était minée. Il avait dit en partant : " Si les médecins me condamnent, je reviendrai mourir ici, parmi les miens." C'était cette résolution qu'il tenait à

exécuter, mais une crise soudaine l'a enlevé au moment où il se préparait à partir.

A Ottawa la nouvelle s'est répandue dans les bureaux publics le jour même, 20 mai, vers deux heures de l'après-midi. Les députés l'apprirent en arrivant à la séance qui s'ouvrit à trois heures. Des groupes silencieux se formèrent aussitôt dans les corridors, le vestibule et sur la place du parlement. On se montrait les pavillons hissés à mi-mât et on échangeait quelques brèves paroles, qui en disaient plus que des commentaires. "C'est bien vrai !... Cartier est mort !" Et les groupes se dispersaient pour aller se reformer ailleurs. Le saisissement était général. Ceux qui ont assisté au spectacle qu'offrait la rue Sparks le matin de l'assassinat de M. McGee peuvent seuls se l'imaginer.

Les Communes, à l'ouverture de la séance, offraient un coup d'œil peu ordinaire. Les députés ne paraissaient nullement s'occuper des papiers placés sur leurs pupitres. Un silence parfait. Nulle conversation particulière. Des figures empreintes de tristesse. Toutes les têtes découvertes.

Sir John A. Macdonald se lève et lit un télégramme de sir John Rose, conçu à peu près dans ces termes : "Cartier a eu une attaque il y a huit jours ; depuis lors il n'a fait qu'empirer, et ce matin à 6 heures il est mort tranquillement ; son corps sera envoyé en Canada par le steamér du 29."

Le premier ministre ajoute : " Monsieur le président, je me sens incapable d'en dire plus long " et il fond en larmes. Il se laisse tomber sur son fauteuil et pleure abondamment, la tête penchée sur l'épaule, la main droite placée sur le siège vide de sir George... Quelques minutes s'écoulaient au milieu du plus profond silence.

Vinrent ensuite quelques paroles prononcées par les honorables messieurs Langevin, Mackenzie, Cauchon et Dorion. La brièveté de ces discours et le ton des orateurs disaient éloquemment que les cœurs étaient pleins et que tous débordaient. Depuis dix ans que nous suivons les séances du parlement, nous n'avons pas vu une douleur exprimée aussi fraternellement. Ce n'était pas la Chambre, c'était un cercle d'amis qui pleuraient la mort du plus aimé d'entre eux.

L'histoire dira ce qu'a fait sir George. Son œuvre politique, semblable à ces grands monuments dont la hauteur et l'importance se font sentir à mesure que l'on s'éloigne de leur base, restera pour attester sa valeur intellectuelle, son patriotisme et l'habileté de ses conceptions.



Nous croyons que l'on ne lira pas sans intérêt notre humble croquis, lequel pour être d'un caractère intime n'en est pas moins enseignant vu qu'il retrace une partie des traits de l'un de nos hommes les plus remarquables.

Il fut un temps dont le souvenir reste dans la mémoire des Canadiens-français comme une époque de persécution et de douleur nationales. C'est le temps où l'Angleterre, qui gouvernait le Canada sans consulter ses besoins, se montrait surtout insensible à l'égard de notre race. Disons la vérité : on ne cherchait qu'à nous amoindrir, nous étouffer politiquement, nous faire disparaître comme nation. Pendant trois quarts de siècle que dura ce régime, quelle figure pensez-vous que faisaient en Angleterre les Canadiens assez courageux que de porter "aux pieds du trône" les plaintes et les griefs de leurs compatriotes ? Hélas ! la plus humble comme la moins bien reçue des figures. Un homme parti des bords du Saint-Laurent pour aller demander à l'administration impériale de respecter la foi de traités solennels, de rendre justice à des sujets soumis et respectueux, de ne point permettre qu'on les foule au pied ; un homme qui proposait la reconnaissance des libertés coloniales en tant que leur mise en pratique n'affecterait point les rouages du gouvernement de la mère-patrie, un Canadien-français, en un mot, qui osait se présenter aux portes des bureaux de *Downing street*, n'attirait pas même l'attention des employés de troisième et quatrième ordres. Pour arriver, non pas à un ministre, mais à un simple secrétaire, les pauvres Canadiens écrivaient des lettres, sollicitaient par toutes les entremises auxquelles il pouvaient s'accrocher, et c'est à peine si on leur accordait quelques minutes d'audience, après les avoir fait suer dans les antichambres au milieu des plus vulgaires pétitionnaires, lesquels fréquemment, passaient avant eux.

Mais un jour tout cela fut changé. Mr. Cartier arriva à Londres, précédé de la réputation qu'il s'était acquise dans son pays. Il représentait une idée destinée à devenir victorieuse, et au lieu d'être repoussé des ministres, au lieu de se retirer dans la grande métropole chez un hôtelier ordinaire, il vit les dépositaires de l'autorité accourir au devant de lui, et, chose inouïe, la reine voulut lui donner un appartement dans son propre château de Windsor, où il vécut, en rapport intime avec la famille royale. Cette marque de distinction s'est répétée depuis.

L'historien Garneau, autre grand patriote, ne partagea pas la politique de sir George. Cependant, à la nouvelle que notre envoyé avait été reçu de cette manière, il manifesta une joie immense. Il ne cessait d'en parler et de se féliciter comme Canadien-français du changement de fortune qui nous survenait. Son enthousiasme

siasme à ce sujet allait jusqu'à l'attendrissement. Il disait en pleurant à son fils Alfred : "Ceux qui n'ont pas vu comme moi le mépris que l'Angleterre professait il y a trente ans pour tout ce qui était Canadien-Français, ne comprendront pas mon émotion. Je me rappelle comment fut traité en 1831 Mr. Viger dont j'étais alors le secrétaire. Je me rappelle aussi bien d'autres faits qui remplissent mon cœur et ma pensée... Le changement qui s'opère aujourd'hui est de ceux que les infortunés et les lutteurs malheureux n'espèrent plus voir, et pourtant j'ai ce bonheur."

Reportons-nous avec notre historien national aux jours sombres des oppressions et des dénis de justice, et en face du temps présent nous trouverons comme lui des larmes pour manifester notre joie.

BENJAMIN SULTE.

